

on n'approche point de Dieu », on n'entre pas dans le bercail du salut. Jésus-Christ, de plus, est l'« Auteur de la grâce », cette grâce qui nous élève à une vie surnaturelle dès maintenant, et, plus tard, nous introduit dans la gloire du ciel.

Le sort de l'Eglise sera celui d'une bergerie ordinaire ; si le pasteur et les brebis entrent par la porte ; il en est d'autres qui s'efforceront, comme le ravisseur, d'y pénétrer par escalade. C'est l'hérétique qui corrompt, qui mutile, qui dénature l'enseignement de Jésus-Christ ; c'est le libre penseur qui veut, au milieu du troupeau, répandre une doctrine fondée sur la seule raison, une morale indépendante de la sanction divine, un culte en désaccord avec les traditions de la vraie Eglise ; c'est le schismatique qui ne reconnaît pas le pasteur mis par Dieu à la tête du troupeau ; c'est en un mot tout homme qui prétend se passer de la Rédemption. Leur acte à tous est ainsi spécifié par le Sauveur : « ils montent » au-dessus de la clôture, au lieu de pénétrer comme il est juste par la porte. Ils se singularisent, il leur faut des dogmes à eux, en dehors des dogmes révélés. Ils « montent », ils s'élèvent orgueilleusement au-dessus de ce qu'ils appellent le vulgaire. Or ce sont des « voleurs et des larrons ». Ils usurpent des pouvoirs que Dieu leur refuse, ils enseignent une doctrine qui n'est pas celle de Dieu ; ils ravissent à Jésus-Christ les brebis dont seul il est possesseur.

Quels sont ceux qui entrent par la « porte » ? Il y a les prêtres et il y a les simples fidèles, les bergers et les brebis. Jésus-Christ nous dépeint maintenant les uns et les autres. Voici les prêtres, les vrais, les orthodoxes, les élus de Dieu et les véritables chefs du peuple chrétien. *Celui qui entre par la porte c'est le pasteur des*

brebis ¹. Son ordination a été régulière et n'a été entachée d'aucun vice. Il ne s'est pas appelé lui-même, il n'a pas, de son chef, sans conseil, sans préparation, sans décision supérieure, franchi l'enceinte du Sanctuaire. Il n'y est pas entré par la voie sacrilège de l'hypocrisie, de la simonie, de l'orgueil. Entré par la porte, il s'est vu accueillir par Jésus-Christ, le chef des Pasteurs, qui seul ouvre l'accès dans la bergerie. *Le portier lui ouvre* ². Et en lui ouvrant les pouvoirs, en le sacrant roi, prophète, et sacrificateur, il lui ouvre en même temps le trésor des grâces, sans lesquelles tout sacerdoce demeurerait stérile pour l'Eglise et dangereux pour le prêtre. Entré par « la porte » accueilli par Celui qui « ouvre », le pasteur aura dans la bergerie une puissance et une action merveilleuses. *Les brebis entendent sa voix. Ces brebis qui sont à lui il les appelle par leur nom et il les fait sortir. Et quand il fait sortir ces brebis qui sont à lui, il marche devant elles, et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix* ³. Aimable et saisissante peinture du vrai ministère sacerdotal ! Les brebis du prêtre sont sa famille. Il s'y attache si fortement, il vit si continuellement au milieu d'elles, il les connaît si bien *qu'il les appelle toutes par leur nom. Il les fait sortir*, ⁴ dit Jésus-Christ. Sans doute et c'est là même sa mission et son travail de chaque jour. Il prêche, il catéchise, il instruit, il élucide les doutes, il combat les erreurs, il détruit les objections, tout cela c'est faire « sortir » les âmes de leur ignorance. Il les fait aussi « sortir » du vice par ses exhortations et par

¹ Joan., X, 2.

² Joan., X, 3.

³ Joan., X, 3.

⁴ Joan., X, 3, 4.

ses exemples. Il les fait « sortir » de la société des méchants, des scandales du monde, des plaisirs empoisonnés et des mortelles dissipations. Mais il les fait aussi *sortir* de la bergerie pour l'apostolat des bonnes œuvres. Après avoir sanctifié les fidèles, il les emploie à la conquête des âmes indifférentes ou perdues. En tout ceci il est leur modèle et leur guide : *il marche devant elles*¹. Il se met à la tête de toutes les œuvres de zèle et d'édification ; toutes reçoivent de lui leur impulsion et leurs lumières. Voit-on jamais les brebis conduire le pasteur ? Et ce qui serait ridicule et désastreux dans le troupeau ordinaire, deviendra-il normal dans l'apostolat des âmes ? Dieu a tout harmonisé, donnant aux pasteurs la mission de conduire ses brebis, et aux brebis le devoir de suivre les pasteurs.

Devoir double, car s'il faut que le troupeau suive le berger, il doit avec le même soin et le même élan fuir l'étranger qui lui ferait un appel mensonger. *Les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Quant à l'étranger elles ne le suivent point ; tout au contraire elles le fuient, parce qu'elles ne reconnaissent pas une voix étrangère*². Heureux le troupeau qui possède un bon pasteur ! Mais heureux aussi le pasteur qui possède un troupeau fidèle à le suivre ! Ceux là ne suivent pas qui prêtent l'oreille aux voix discordantes de l'iniquité et de l'erreur. Que d'étrangers sollicitent le troupeau ! Sous combien de formes l'incroyance essaie de tromper les fidèles ! Ceux-là seuls demeureront en sécurité dans le bercail de Dieu qui fermeront leurs oreilles aux sollicitations de l'étranger. *Elles le fuient, au con-*

¹ Joan., X, 4, 5.

² Joan., X, 5.

traire, parce qu'elles ne connaissent point les voix étrangères

II. — Les Juifs ne comprirent pas le sens de l'apologue de la bergerie. Et ils ne comprirent pas parce qu'ils s'obstinaient à méconnaître Jésus-Christ, son origine divine, ses pouvoirs, et la mission qu'il était venu accomplir sur la terre. Les affirmations les plus solennelles, les miracles les plus éclatants les laissaient dans leur aveuglement volontaire, et le Sauveur se vit dans l'obligation de leur expliquer ce que toutes les âmes droites eussent compris. *Les Juifs ne l'ayant pas compris Jésus continua. En vérité, en vérité, je vous le dis : C'est moi qui suis la Porte par où entrent les brebis*¹. C'est par moi et moi seul qu'on entre dans la vérité, dans la grâce, dans la gloire. Pas d'autre salut possible que celui qui vient de moi. Pas d'autre illuminateur des âmes que moi et ma doctrine. Beaucoup de philosophes et de moralistes ont prétendu en dehors de moi éclairer et conduire les hommes : ils les ont conduits au doute, à l'erreur, à la perte : *Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons*². En quoi « voleurs et larrons ? ». Leurs intentions sont perverses. Ce n'est pas le bonheur de l'humanité qu'ils recherchent, mais leur propre fortune et leur propre gloire. Leurs doctrines sont perverses, car elles prêchent l'abandon de Dieu, l'inutilité d'une révélation d'en Haut, d'une sanction divine, de secours supra-naturels. Ils volent à Dieu sa vérité, aux âmes leur salut, à l'Eglise beaucoup de ses enfants. Ils volent la mission doctrinale dont leurs

¹ Joan., X, 6, 7.

² Joan., X, 8.

erreurs les déshérite : « Voleurs et larrons ». Aussi leurs succès ont-ils toujours été éphémères. L'éclat qu'ils ont pu jeter, la célébrité de leur école, la diffusion de leurs écrits, le prestige de leur parole, toute cette vapeur dorée s'est évanouie en peu de temps ; la vérité catholique s'établit immuable sur les ruines des sagesses humaines : *Les brebis ne les ont pas écoutés.*

Combien autre est le « Bon Pasteur ! » le Dieu fait Homme, la Vérité éternelle devenue visible et parlante. *Je suis la porte ; quiconque entre par moi sera sauvé*¹. C'est le premier et ineffable bien de notre union avec Jésus-Christ. Lui seul nous sauve ; lui seul tient en sa main notre éternelle destinée. Le ciel est à Lui, et il y introduit qui il lui plaît. Les sages, les savants, ceux qu'on nomme les génies, sont venus et ont parlé ; les foules se sont attachées à leurs lèvres, de longs enthousiasmes ont bruyamment célébré leur œuvre et leur mémoire : qu'importe cette gloire qui s'arrête au seuil de la vie et demeure sans influence sur l'au-de là ? Ce ne sont pas les dires du génie dont nous avons besoin, mais de Celui là seul qui peut changer notre mort en vie éternelle, et nous tirer ressuscités et glorieux de nos sépulcres.

Mais Jésus-Christ n'assure pas seulement notre sort d'outre-tombe, il donne à la vie présente sa liberté et sa sérénité. S'il enchaîne notre intelligence aux transcendantes vérités de son Symbole, c'est pour lui donner un plus magnifique essor à travers les immensités de la foi. Là où l'incrédule nous prétend esclaves du dogme, nous sommes en réalité les heureux possesseurs d'un savoir, d'où le sien ne peut approcher. Et si nous croyons

¹ Joan., X, 9.

à la parole de Dieu, c'est pour n'être plus à la merci des doutes, des erreurs, des tâtonnements misérables de la sagesse et de la science humaines. Nous savons plus de choses et nous les savons mieux, et l'espace où notre raison se meut en toute liberté reste immense, quand nous respectons l'enclot réservé aux dogmes que notre foi nous oblige à croire. C'est donc en toute vérité que Jésus-Christ, outre le salut éternel, promet aux siens la plus heureuse sécurité et la liberté la plus large : *Je suis la Porte. Quiconque entre par moi sera sauvé. Il entrera, il sortira, il trouvera des pâturages*¹.

Ces deux mots : « *Il entrera, il sortira* » méritent que nous nous y appesantissions et que nous en extrayons les sens profonds qu'ils comportent. S'il s'agit de notre sanctification, elle a tout à la fois au dedans et au dehors ; nous la pratiquons au dedans de nous-mêmes en réglant, selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, nos sentiments et nos pensées, notre intelligence et notre cœur. Mais nous sortons de nous-mêmes, nous avons une vie extérieure, nous conversons avec nos semblables, « *egreditur* ». Notre sanctification alors s'épanouit en des vertus propres ; actions et langage deviennent l'expression de notre sainteté intime. Et si nous entendons par ce « dehors » la vie publique, le Chrétien ne peut y être autre qu'il n'est intérieurement ; il doit professer sa foi, et ne jamais la dissimuler lâchement.

Nous pourrions donner aux paroles du Sauveur un autre sens encore, très élevé et très beau. Le temps que nous restons dans la bergerie sans en sortir, c'est le temps de la vie présente. Viendra le lever du jour,

¹ Joan., X, 9.

l'aube de l'éternité, alors nous « sortirons », nous irons au ciel, pour y goûter des satiétés divines et des jouissances sans fin.

Après avoir vu ce qu'est Jésus-Christ et ce qu'en Lui nous obtenons de biens véritables, contemplons les maux qui nous viennent de ceux qui sont ses ennemis et les nôtres. Ils sont nombreux ceux-là ! Ils viennent à nous de toutes parts et sous toutes formes. Chaque âge connaît leurs insidieuses tentatives ; chaque position en subit les assauts ; le riche est assiégé de leurs sollicitations perfides ; le peuple est indignement trompé par ses faux docteurs. Ces loups ravisseurs rôdent sans cesse autour de la bergerie du Christ, ces voleurs nocturnes font mille efforts pour en escalader la clôture. Et tous n'ont qu'un but : ravir aux fidèles le double trésor de la foi et de la grâce ; le ravir à la classe dirigeante, le ravir au prolétaire, le ravir à l'enfance surtout ! Chasser Dieu de partout, livrer à Jésus-Christ, à son Eglise, à son Sacerdoce, à ses œuvres, à ses institutions, une guerre sans merci. *Le voleur ne vient que pour dérober, égorger, détruire*¹. La destruction est à la fois sa seule volupté et sa seule ivresse. Ne demandez pas aux ennemis de l'Eglise qu'ils édifient pour leur compte les œuvres catholiques qu'ils s'acharnent à détruire ; ils n'y songent même pas ; mais y songeassent-ils qu'ils sont impuissants à les refaire. Leur seul pouvoir est dans la destruction ; ce sont les enfants de la mort, comme Jésus-Christ est le Dieu de la vie. *Moi je suis venu pour que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient surabondante*². Jésus-Christ nous est la source de deux

¹ Joan., X, 10.

² Joan., X, 10.

vies : une vie « abondante », c'est celle de la terre, abondante en toute sorte de secours et de bienfaits, mais soumise encore à l'épreuve et amoindrie par les conditions de notre mortalité : la seconde « surabondante » est celle du ciel où elle jaillira intarissable jusqu'à l'éternité.

Reste à vous dire la cause dernière de l'extraordinaire fortune que nous acquérons en Jésus-Christ : Cette cause n'est autre que sa Passion et sa mort. C'est parce qu'il est mort pour nous que nous vivrons éternellement en Lui.

III. — *Je suis le Bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*¹. Jésus-Christ trace un double portrait : le sien et celui de ses prêtres, en regard de celui du mauvais pasteur dont le vrai nom est « mercenaire ».

Aux signes ordinaires qui marquent le bon pasteur et qui ont été énumérés plus haut, s'ajoute, comme couronnement et suprême perfection, l'héroïsme d'une mort subie pour sauver le troupeau. Le Fils de Dieu est mort pour nous ! Il est mort pour nous sauver de la damnation, car l'arrêt de la Justice était irrévocable : « sans effusion de sang, pas de pardon » ! Et comme le sang d'aucune simple créature n'avait de force et de valeur, le Fils de Dieu s'est fait homme pour pouvoir verser un sang divin, dont l'efficacité fût infinie. Sa mort eut une autre cause encore. Il se livra à la haine Juive plutôt que de cesser la prédication de la vérité. Se taire c'était apaiser cette haine ; parler c'était l'enflammer et l'exalter jusqu'au déicide ; mais parler c'était nous ou-

¹ Joan., X, 11.

vir la voie du salut, nous retirer des ombres mortelles de l'ignorance et de l'erreur, nous enrichir de lumière et de vérité : Jésus-Christ n'hésita pas. Il mourut pour avoir confessé la vérité. Une troisième cause est la plus sublime et la plus suave : Jésus-Christ mourut pour nous témoigner de l'amour qu'il nous portait. Lui-même nous donnait ce signe. « Nul, disait-il, ne peut montrer plus d'amour que de mourir pour ceux qu'il aime ». C'est ce qu'il appelait encore : « aimer les siens jusqu'au bout », jusqu'aux suprêmes frontières de l'amour.

« *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*¹ ». Un mot est à relever ici car il renferme un profond et très redoutable mystère. « Ses brebis ». Il y en a donc qui n'ayant pas voulu être les siennes ne profiteront pas de l'effusion du sang que cependant il verse pour elles comme pour les autres ? Mort pour tous les hommes, Jésus-Christ ne sauve pas tous les hommes, car il en est qui le repoussent, sortent du bercail, outragent sa Rédemption et « demeurent sans Hostie pour le péché ». O désastre d'une vie « sans Christ, sans Dieu en ce monde », sans nulle espérance de bonheur dans l'autre ! Effroyable malheur de ne plus être « de la famille de Dieu », ni « inscrit sur le Livre de vie », ni comptés parmi « les citoyens du ciel », mais s'entendre dire ce mot de répulsion glaciale : « *Nescio vos* », « je ne vous connais pas » ! Les sauvés sont les brebis dont le Bon Pasteur prononce : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ».

Le prêtre ne faisant qu'un avec Jésus-Christ doit s'appliquer la même définition du « bon pasteur ». Son premier signe est d'être *un* avec le suprême Pasteur : un

¹ Joan., X, 11.

dans la foi, un dans la charité, un dans la sainteté ; sans cela il ne sera jamais un vrai bon pasteur. Mais il doit ajouter le dévouement ; il doit se donner, se sacrifier, se livrer au bien de son troupeau ; il doit lui donner son « âme », il doit lui consacrer ses facultés, ses puissances, son temps, ses forces, son intelligence, son cœur, tout lui-même, sans se rien réserver. Et le dévouement doit, s'il le faut, devenir la souffrance. Le vrai pasteur ne refuse pas de souffrir pour ses ouailles et de ses ouailles. Il ne saurait être moins généreux que la mère qui ne compte pour rien ses souffrances quand le bien de ses enfants est en jeu. Et Jésus-Christ porte le dévouement jusqu'à l'héroïsme du martyr : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*¹. Le salut d'une seule âme l'emporte sur la vie du corps, et pour sauver une âme le vrai pasteur est toujours prêt à mourir.

Tout autre est le mauvais pasteur, que Jésus-Christ désigne sous le nom de « mercenaire ». Pour nous en faire la peinture il nous suffit de prendre le contre-pied du Bon Pasteur. Si celui-ci met son intérêt propre fort au-dessous du bien de son troupeau, l'autre, le « mercenaire », n'en a vu que ses avantages personnels et y sacrifie sans hésiter le bien des âmes. Ses ouailles lui demeurent comme étrangères et jamais il n'en fera sa famille. Aussi s'inquiète-t-il fort peu de lui donner la nourriture et les soins. Le Bon Pasteur « nourrit ses brebis », le mercenaire se fait nourrir par elles. Et comme il leur refuse sa vigilance et ses soins, elles peuvent moins encore compter sur son dévouement. Ne leur sacrifiant pas ses aises, ses distractions, ses jouissances, son repos, comment leur sacrifierait-il sa vie ?

¹ Joan., X, 11.

Aussi toute menace d'un danger le fait fuir ; toute invasion de l'ennemi le trouve inerte : toute frayeur que lui inspire la Puissance hostile le rend muet. Quand le travail d'erreur et de corruption s'accomplit, quand les adversaires de la foi, les fauteurs de vices, les destructeurs des œuvres saintes multiplient leurs efforts pour tout perdre, lui ne fait rien pour tout sauver. Il recule, il fuit, il délaisse les âmes pour lesquelles le vrai pasteur n'hésiterait pas à donner jusqu'à sa vie. Opposera-t-il ce que dit Jésus-Christ : « quand on vous persécute, fuyez » ? Mais Jésus-Christ dit-il de fuir quand fuir serait abandonner le troupeau et le livrer à la perdition ? Non, assurément. *Quant au mercenaire, quant à celui à qui n'appartiennent pas les brebis, dès qu'il voit venir le loup il abandonne le troupeau et prend la fuite. Il s'enfuit parce qu'il est mercenaire et n'a nul souci des brebis* ¹.

Et le loup les ravit et les disperse ². C'est la déplorable condition de toute population chrétienne qui a à sa tête un mercenaire et non un bon pasteur. Quel est le « loup » ? Le démon d'abord. Il travaille les âmes avec une malice et une astuce consommées ; il enlève d'elles les bonnes semences et y jette les mauvaises ; il les emplit de tentations violentes, soulève en elles les tempêtes des passions, et sans trêve, sans merci, les enlève du bercail et les disperse dans toutes les régions du péché. Si le pasteur ne combat sans cesse son action, le troupeau sera dévoré. Il le sera par une seconde espèce de loups : les hérétiques, les fauteurs de mauvaises doctrines, les ardents apôtres du scepticisme et

¹ Joan., X, 12-13.

² Joan., X, 12.

de l'incrédulité. A la propagande du mal, il est indispensable que le Pasteur oppose celle du bien : et plus les prédicants de l'erreur déploient de zèle « à ravir et à disperser » le troupeau, plus le pasteur doit être actif, dévoué, intrépide.

Intrépide, il doit l'être contre une troisième invasion de l'ennemi : la persécution des pouvoirs publics. Ceux-ci tyrannisent avec d'autant plus d'insolence qu'ils trouvent un clergé plus craintif et plus facilement terrorisé. Les vrais Pasteurs, durant le cours des siècles, n'ont jamais reculé, pour le salut du troupeau, devant la pauvreté, la prison, l'exil, la mort. Tandis que le mercenaire fuit lâchement la persécution, le bon pasteur l'affronte ainsi que l'affronta Jésus-Christ.

Moi, je suis le Bon Pasteur. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père ¹. C'est le plus délicieux trait du tableau qui nous est fait de la bergerie divine et du divin Pasteur. Il nous connaît notre « Bon Pasteur » ! Il sait nos besoins, nos dangers, nos misères ; il entend la voix douloureuse qui s'échappe de notre être entier, nos aspirations vers le bonheur, les larmes que nous font couler les déceptions de l'exil. Lui seul connaît le chemin des cœurs ; seul il pénètre dans les replis de l'âme, seul aussi il a des baumes pour nos blessures, des pardons pour nos faiblesses, des consolations pour nos amertumes. Le Prophète chantait : « Vous m'avez éprouvé, Seigneur, et vous m'avez connu. Vous savez mon origine et ma fin, le jour où je succombe, celui où je me relève. Mes pensées sont pénétrées par vous bien avant

¹ Joan., X, 14-15.

que je les conçois ; mon chemin vous le scrutez, la trame de ma vie, vous la déroulez sous votre regard... Et la science que vous avez de moi est merveilleuse ».

Mais nous autres pouvons-nous dire que nous connaissons Jésus ? Pouvons-nous surtout ajouter que « nous le connaissons comme lui-même connaît son Père » ? Non, assurément, s'il s'agit d'une connaissance adéquate, parfaite. Qui connaît Dieu comme il doit être connu, sinon Dieu lui-même ? Mais s'il ne peut y avoir équation, il y a similitude et c'est le sens des paroles du Sauveur. Comme il connaît son Père à la lumière divine qui n'est autre que Lui-même, il nous communique un rayon de cette surnaturelle lumière, et nos yeux ainsi éclairés le peuvent apercevoir. En Lui nous reconnaissons et adorons notre Dieu. En Lui, avec délices, nous étreignons un semblable et un frère. Comment son cœur nous serait-il inconnu, alors que nous ont été révélés la longue suite de ses dévouements et les héroïsmes de son amour ? Nous avons trop éprouvé sa miséricorde et sa compassion pour les pouvoir ignorer. De même sa gloire, de même sa sainteté, de même sa justice. Nous le connaissons dans les splendeurs de sa vie éternelle, dans les travaux de sa vie publique, dans les larmes de son expiation, dans les douleurs de son calvaire, dans la gloire toute puissante de sa résurrection, dans l'éclat de son ascension, dans sa royauté à la droite du Père, dans l'humilité de sa vie Eucharistique, dans le terrifiant appareil de son second Avènement. Ainsi a-t-il pu dire en toute vérité : *mes brebis me connaissent*.

IV. — Où nous le reconnâtrons comme Dieu, sans méprise possible, c'est dans la plus gigantesque et la

plus surhumaine des œuvres : la conversion et la transformation du monde. *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail. Il faut que je les amène. Elles entendront ma voix et il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul pasteur*¹. Transfigurer d'un coup le monde matériel, changer les lois de la nature, donner à tous les êtres d'autres conditions d'existence, aux nations d'autres frontières, aux astres un autre cours.... quelle œuvre ! Quelle puissance ! Nul autre qu'un Dieu ne ferait jaillir ainsi une nouvelle création. Or, bouleverser le monde moral, intelligences, cœurs, volontés, coutumes invétérées, lois séculaires, organisation de la vie telle qu'une longue habitude l'a consacrée, et cela contre les instincts naturels, en dépit des réclamations furieuses des passions ; voilà une œuvre mille fois plus impossible aux forces humaines. Et si Jésus-Christ l'a accomplie, c'est qu'il est Dieu. Les âmes d'élite du peuple Juif lui ont servi de première assise, les brebis d'Israël ont remplis, les premières, son bercail. Mais bientôt cette étroite bergerie s'est à l'infini élargie et peuplée. Tous les peuples sont entrés dans son Église, l'univers de païen qu'il était est devenu chrétien ; là où régnaient les vices ont fleuri de surhumaines vertus ; où l'erreur dominait en maîtresse absolue, la vérité a fondé son empire, où tout était terrestre tout est devenu céleste et divin.

En même temps que le Sauveur annonce le fait, il décrit les conditions et spécifie comment on entre dans son universelle Église. On y entre par prédestination. L'Église de Jésus-Christ est une œuvre élaborée au ciel ; elle sort d'une conception divine, le Père en a conçu

¹ Joan., X, 16.

le plan et en a confié à son Verbe Incarné l'exécution. « Je te donnerai les nations en héritage ». On y entre par vocation. *Il faut, dit Jésus-Christ, què je les amène*¹; parlant de tous ceux qui feront partie de son Église. L'homme ne s'y introduit ni par sa volonté, ni par ses mérites; il y est « amené » par la grâce de Jésus-Christ. On y entre et on s'y maintient par la justification, dont les parties diverses sont nettement spécifiées. La foi d'abord : *les brebis entendront ma voix*². L'enfant de l'Église est celui qui s'attache à la doctrine de Jésus-Christ, sans rien y changer, ni diminuer, ni altérer. Catholique par l'adhésion de la foi, il faut l'être par la garde de la charité. Dès que le schisme en rompt le lien, on n'est plus de l'Église. *Il n'y aura plus qu'un seul bercaïl et un seul pasteur*³.

Profonde et touchante vérité ! C'est au Calvaire, c'est en mourant sur la croix pour le rachat du monde, que Jésus-Christ a reçu de son Père l'investiture de sa royauté sur les peuples, et, en héritage, son universelle Église. L'amour du Père s'est fait irrésistible, infini, quand il vit son Fils expirant, et il lui donna l'innombrable postérité de ses fidèles : *Le Père m'aime parce que je donne ma vie*⁴.

Puis, comme sa Divinité pourrait être voilée sous son état de victime et de moribond, Jésus-Christ prend soin de revendiquer la plénitude de sa liberté dans le sacrifice et de sa puissance dans la résurrection. *Je donne ma vie pour la reprendre à nouveau. Personne ne me l'enlève, je la dépose de mon plein gré, ayant le double*

¹ Joan., X, 16.

² Joan., X, 16.

³ Joan., X, 16.

⁴ Joan., X, 17.

*pouvoir de la perdre comme de la recouvrer*¹. Et comme je ne fais qu'un avec mon Père, c'est sa volonté que j'exécute et sa mission que je remplis : *cette mission c'est mon Père qui me l'a confiée*².

V. — De trop grandes œuvres venaient d'être faites et de trop solennelles déclarations prononcées pour que Jérusalem n'en reçût pas une commotion violente. La guérison de l'Aveugle-né l'avait jetée dans la stupeur; le discours, où, sous d'humbles images, Jésus venait d'entr'ouvrir de si divines perspectives, acheva de jeter dans l'admiration les âmes droites, dans la rage les irrconciliables ennemis. On ne parlait partout que de Jésus, et peu s'en fallut que de nombreuses conversions n'éclatassent. Mais le diabolique travail des Pharisiens redoubla d'ardeur et d'astuce. Ils s'efforcèrent de donner le change à la foule en attribuant au démon le miracle, à la folie le discours : démoniaque et fou, tel était ce Jésus qu'on était près d'acclamer et de suivre ! *Dès discussions s'élevèrent parmi les Juifs. Beaucoup disaient : Il est possédé du démon ! Il est fou ! à quoi bon l'écouter*³ ?

Mais à côté, le bon sens prévalait, l'évidence se faisait jour, la logique du miracle triomphait de toutes les hypocrisies. Dieu seul peut faire des miracles : Jésus-Christ qui les opérait ne pouvait donc être ce que les Pharisiens prétendaient. Le miracle restera pour tous les siècles l'incommunicable sceau de la Divinité. *Ce ne sont pas là, répliquait-on les discours d'un démoniaque.*

¹ Joan., X, 17, 18.

² Joan., X, 18.

³ Joan., X, 19, 20.